ainsi—est encore pour moi une source fraîche d'imprévu, d'insoupçonné.

Aux Etats-Unis, où je viens à nouveau de passer plusieurs semaines, je me suis plu à observer mes compatriotes, et les femmes surtout...

Quelle ignorance des choses de la patrie !...

Cela fait mal, vraiment, à un cœur français !... On cause du Canada comme d'un pays misérable où tout manque, jusqu'aux matières les plus essentielles à la vie. Et dans deux petites villes du Vermont que j'ai visitées, les Canadiens-français parlent un langage qui est tout autant du chinois que du français. Un exemple :

Une jeune fille me racontait un jour qu'étant allée *walker* sur la *street* avec une de ses *friends*, elle avait rencontré M. A., un jeune *druggist*, qui les avait emmenées voir *la train*, et les avait, ensuite, accompagnées au *post office*, où elle avait pris mon courrier qu'elle m'apportait, (de bonnes lettres de "Chez nous" qui devaient, heureusement, me dédommager de ce charabia.)

Quelques jours plus tard, une autre jeune femme, élevée dans la province de Québec, et n'habitant les Etats-Unis que depuis son mariage—deux ans—me disait avec un soupir :

— Si vous saviez comme je m'ennuie ici ; c'est à mourir, vraiment. Je ne parle pas suffisamment l'anglais pour faire connaissance avec la bonne compagnie de l'endroit, et...quant à subir certaine société par trop commune, je préfère rester seule.

— Comment, fis-je étonnée, les gens bien ne sauraient pas parler français ici ? L'ignorance est-elle donc, chez eux, une marque de distinction ?

— Vous ne me comprenez pas, reprit-elle ; la plupart des familles canadiennes-françaises habitant ici se négligent tellemen, qu'à cause des Américains qui nous entourent, nous n'aimons pas à nous dire leurs compatriotes. Voilà pourquoi nous traduisons nos noms et parlons en *Yankee*.

—C'est, tout de même, avouais-je franchement, une drôle de manière d'entendre le patriotisme. Il vaudrait mieux, il me semble, que ceux d'entre vous—et cela pour soi-même d'abord, et les Américains ensuite— que ceux, dis-je, qui ont l'avantage d'avoir reçu une meilleure éducation fissent leur possible pour racheter, par leurs mérites, dans l'esprit des étrangers qui les observent, la mauvaise opinion que peut leur donner de nous la conduite d'une certaine classe.

Je dépensais mon éloquence en pure perte ; les raisonnements de mon interlocutrice m'en étaient une preuve—si, toutefois, l'on peut appeler raisonner le travail de certains esprits étroits—et, depuis, le cœur navré de cet état de choses, je me suis souvent demandé : où donc serait le remède ?

Les Canadiens des Etats-Unis — pas ceux de la classe instruite, naturellement — ne lisent pas, ou lisent très rarement les journaux du Canada ; voilà, sans doute, le secret de leur indifférence.

Entourés, inondés, pour ainsi dire, de publications américaines, ils ne lisent pas autre chose.

Pour quelques-uns, d'ailleurs, c'est une question d'amour-propre que de pouvoir étaler devant ceux de leurs compatriotes qui n'ont pas le même avantage, leurs connaissances de la littérature de leur pays d'adoption.

Il est bon, sans doute, de connaître la langue autant que les mœurs et les coutumes du pays que l'on habite ; mais, dans le cœur de tout homme bien né, la patrie doit toujours avoir la première place.

Quand nos compatriotes des Etats-Unis comprendront bien cette vérité—espérons que ce sera bientôt—loin d'être rapétissés aux yeux des Américains ou des autres peuples de la terre, ils grandiront dans l'estime publique.

Julia Patrie.

ICI ET LA

La règle de la vraie distinction dans les formes extérieures consiste à rehausser les autres et à s'effacer soi-même.

La conversation n'est ni un art ni un passe-temps, c'est un lien de la société ; et il est important de la diriger par la raison et la sagesse, en la soumettant aux lois de la charité.